

LE
Messager de la Foi
ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOS EPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1874

Errata des deux derniers numéros.

P. 29, ligne 5, lisez : Mais si le signe de la croix.

Ligne 8, lisez : en retirent.

P. 40, ligne 10, lisez : Ceci vous paraîtra sans doute étonnant, au lieu de : sans moyen étonnant.

La Légende de la Dentelle, ou de Notre-Dame du Saint Cordon, à Valenciennes.

Nous pensons qu'à l'occasion du *Mois de Marie*, nos abonnés liront avec plaisir la légende suivante tirée pour le fonds d'un ancien auteur.

C'était en 1008, au temps de la *Peste noire*, cet épouvantable choléra des premières années du onzième siècle. La bonne ville de Valenciennes, dans le nord de la France, était ravagée entre toutes : on n'y voyait plus que morts ou mourants. Le peuple, sous l'impression de la terreur, et accueillant les accusations de quelques esprits malades, ou peut-être de vils scélérats, s'imagina qu'une bande d'empoisonneurs avait infecté les eaux de la cité. Sous l'empire de cette pensée, une foule furieuse se mit à parcourir les rues, s'appêtant à massacrer impitoyablement ceux que désignait à sa colère soit un simple soupçon, soit quelque dénonciation intéressée. Heureusement qu'un ermite, révérend de toute la ville de Valenciennes, vint se placer en face de ces hommes égarés, et leur rappelant que le lendemain de ce jour était la veille de la Nativité de la Sainte Vierge, il promit solennellement que cette bonne Mère aurait enfin pitié d'eux et arrêterait ce fléau, s'ils voulaient l'invoquer et faire pénitence.

Ces paroles furent comme une révélation : la fureur se changea en confiance, les imprécations en prières. " Vous eussiez vu, dit l'ancien historien, le peuple se jeter en foule au pied des autels de la Reine du Ciel, implorer son assistance, en faisant valoir auprès d'elle moins la calamité présente, que l'étendue de sa bonté, et sa toute puissance d'intercession auprès de Dieu ; puissance qu'ils avaient si souvent ressentie en leurs nécessités. Ils la conjuraient de faire paraître ses entrailles de mère à l'égard de ses pauvres enfants qui, bien qu'indignes de

“ ce nom, ne pouvaient être abandonnés par elle, à moins qu'elle ne renonçât à sa qualité de Mère de miséricorde, qui est le plus beau de ses titres.”

De son côté le saint ermite, qu'on nommait Bertelain, redoublait ses austérités et ses prières : “ O Marie, s'écriait-il, n'êtes-vous plus la consolatrice des affligés ? avez-vous renoncé aux beaux titres de *Secours des chrétiens*, et de *Salut des infirmes* ? avez-vous exclu de votre cœur notre ville infortunée, et n'exercerez-vous pas envers ses pauvres habitants, cette miséricorde que vous étendez sur le reste du monde ? ”

Au moment où ses supplications s'élevaient avec le plus d'ardeur, il se voit soudain enveloppé de lumière. Une figure radieuse se penche doucement vers lui. “ Va, lui dit-elle, va dire à mon peuple de Valenciennes, qu'il se rende sur les remparts, la veille de ma Nativité, et que là j'exaucerai ses vœux et sécherai ses larmes.”

La nuit suivante une foule immense couvrait les remparts. Le silence n'était interrompu que par quelques sanglots étouffés, et par la récitation monotone des deux parties de l'*Ave Maria*, répétées alternativement en chœur. Soudain la même lumière qui avait frappé les yeux de l'ermitte seul, se présente à toute la foule émue, et l'on voit apparaître la miséricordieuse Vierge, tenant en sa main l'extrémité d'un cordon mince et délié, pareil au filet d'une dentelle. Des anges se détachant du cortège de Marie, prirent le fil et l'étendirent en cercle autour de la ville. En même temps, la bonne Mère, de sa voix la plus douce, fait connaître que la peste va cesser, à condition qu'à perpétuité, le 8 septembre, se fera une procession solennelle d'action de grâce, qui suivra la route circulaire indiquée par le cordon. Puis Marie disparut, laissant ce fil céleste comme monument du bienfait qu'elle venait d'accorder. On le recueillit avec respect, et on le déposa dans une châsse richement ornée. La ville, par l'organe de son premier magistrat, s'engagea par vœu à faire la procession, et, à l'endroit où la Mère de Dieu s'était montrée, on éleva une vaste et belle chapelle, qui, sous le nom de Notre-Dame la-Grande, devait rappeler aux âges suivants le prodige qui venait de s'opérer aux yeux de toute la ville.

La révolution de 93 renversa cet édifice ; mais elle n'eut pas le pouvoir d'arracher du cœur des populations leur confiance en Marie. Chaque année encore, on fait la procession comme autrefois : et si elle n'a plus tout à fait la même pompe que dans les siècles antérieurs, du moins on y trouve toujours un grand concours de peuple, et d'édifiantes marques de foi et de ferveur.

Eloge du T. H. Frère Philippe,

*Décédé à Paris le 7 Janvier 1874, Supérieur Général
de l'Institut des Rev. Frères des Ecoles Chrétiennes,*

PAR LE SOUVERAIN PONTIFE.

Les Revds. Frères Assistants du dit Institut, ayant par une lettre collective du 10 Janvier dernier, fait part à Sa Sainteté le Pape Pie IX, de la perte immense que venait de faire leur Institut, en la personne du T.H. Frère Philippe, décédé le 7 précédent, en la 82^e année de son âge, la 64^e de son entrée en religion, et la 36^e de son Généralat, Sa Sainteté daigna, quelques jours après, consoler la douleur de ces bons Frères, honorer la mémoire du Vénérable défunt, enfin louer, encourager et bénir le dit Institut par la réponse suivante :

A nos bien-aimés Fils, Frère CALIXTE et les autres Assistants de la Congrégation des Ecoles Chrétiennes.

PIE, PAPE IX^e DU NOM.

CHERS FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Dieu qui, pour l'accomplissement et le progrès de ses œuvres, a coutume d'employer des instruments aptes, de fortifier par des secours opportuns, et d'orner de ses dons les hommes choisis pour cette fin, concéda, pendant de longues années, à votre Congrégation, Chers Fils, l'excellent Supérieur que vous avez perdu.

Il l'avait doté d'une intelligence droite dans un corps sain, il l'avait enrichi de l'esprit de foi et de charité. Et afin qu'

le vent des mauvaises doctrines, qui souffle de toutes parts, ne le séduisit point, il fixa son cœur et son esprit à cette chaire de vérité, que votre Supérieur entoura toujours du culte d'une humble vénération et d'un ardent amour.

Telle est la source à laquelle il puisa cette vertu de fécondité qui lui a fait quintupler la famille dont il avait reçu la direction, et lui a permis d'offrir avec largesse les bienfaits de son ministère aux régions les plus éloignées.

Et comme, par une éducation religieuse et soignée, par les exercices de la vie régulière, des exhortations fréquentes, la diligente surveillance de toutes choses, et ses pieux écrits, votre Supérieur avait pénétré de ses propres sentiments les membres de sa Congrégation, ils sont devenus très-utiles non-seulement à la Religion, mais encore à la Patrie, à laquelle ils rendirent, dans ses reves, d'admirables services de charité.

C'est donc avec raison que vous pleurez sa perte ; mais comme son esprit est vivant et florissant parmi vous, Nous ne doutons point qu'il ne se trouve aisément dans votre Institut, un grand nombre de membres entre lesquels on puisse élire un homme capable de conserver et de faire progresser l'œuvre que votre défunt Supérieur a développée, perfectionnée et propagée par ses longs et incessants travaux. C'est là ce que nous vous souhaitons et nous appelons, à cette fin, sur vous les lumières et les secours du Ciel.

En attendant, nous prions Dieu afin que l'autorité qui vous est confiée pendant la vacance du Généralat, tourne au bien de votre Congrégation. C'est pourquoi, comme prélage des faveurs célestes, et gage de Notre paternelle bienveillance, Nous accordons très-affectueusement à Vous, Fils bien-aimés, et à toute votre Congrégation, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 Février de l'année 1874.

De notre Pontificat la 23^e.

Signé : PIE, Pape IX^e du Nom.

Exemple remarquable de constance de deux jeunes Esclaves, captifs en Barbarie, en 1648.

On sait l'état misérable où étaient réduits les esclaves des Barbares, enlevés par les corsaires, et retenus captifs dans des bagnes, ou chez des maîtres impitoyables qui, pour les faire renoncer à leur foi, et embrasser le Mahométisme, leur faisaient endurer les plus cruels traitements.

Voici à ce sujet un trait bien édifiant rapporté dans la vie de Saint Vincent de Paul :

Il y avait en 1648 dans la ville de Tunis, (sur les côtes d'Afrique) deux jeunes enfants âgés de quinze ans environ, l'un Français l'autre Anglais, appartenant à deux différents maîtres qui demeuraient dans la dite ville, assez près l'un de l'autre. La commodité du voisinage et l'égalité de l'âge, la ressemblance de fortune et de condition, firent qu'ils contractèrent ensemble une étroite amitié, en sorte qu'ils se chérissaient comme frères.

L'Anglais, protestant de naissance, avait été d'abord gagné à la vraie foi, par le jeune Français, qui était bon catholique. Il avait abjuré son hérésie et embrassé de tout son cœur la religion catholique, dans laquelle il avait été tellement confirmé par les entretiens de son cher compagnon, que quelques marchands Anglais protestants étant venus à Tunis, pour racheter des esclaves de leur pays et de leur religion, et l'ayant voulu mettre de ce nombre, il leur déclara hautement qu'il était catholique, par la grâce de Dieu, et qu'il aimait mieux demeurer toute sa vie esclave, en professant la véritable religion que de recouvrer sa liberté, et être condamné à redevenir protestant ; ce qui lui fit refuser courageusement la faveur qu'on lui offrait.

Ces jeunes gens étaient donc demeurés tous deux dans l'esclavage, et continuaient de se voir souvent : leurs entretiens les plus ordinaires étaient de s'encourager l'un l'autre à conserver toujours inviolable en leurs cœurs, la foi de Jésus-Christ, et de la professer extérieurement avec constance, sans craindre tous les tourments qu'on pourrait employer pour les contraindre d'y renoncer. Il semblait que Dieu les préparait de la sorte, pour les prémunir et

les fortifier contre tous les assauts qu'on devait livrer à leur courage ; car leurs patrons, poussés par le maudit esprit, redoublèrent leurs mauvais traitements pour les forcer de renier Jésus-Christ ; ce qui alla jusqu'à un tel excès d'inhumanité, que plusieurs fois, après les avoir accablés de coups, ils les laissaient comme morts, étendus à terre. Le Français, étant donc un jour en cet état, fut visité par son compagnon ; car, demeurant tout près l'un de l'autre, ils se voyaient souvent pour s'entretenir, se consoler, et s'encourager mutuellement, se rapportant ce qu'ils avaient souffert pour Jésus-Christ. Le petit Anglais, ayant donc trouvé son ami étendu par terre, l'appela par son nom, pour savoir s'il était vif ou mort et l'autre pour réponse lui dit : " Je suis chrétien pour la vie ; " ce furent les premières paroles qu'il prononça aussitôt que les forces lui furent revenues. Ce jeune Anglais alors se mit à baiser les pieds tout meurtris et sanglants de son cher compagnon ; et, comme il était en cette action, quelques Turcs étant survenus, et, tout étonnés, lui ayant demandé pourquoi il faisait de la sorte, il leur répondit courageusement : " J'honore les membres qui viennent de souffrir pour Jésus-Christ mon Sauveur et mon Dieu. " Sur quoi ces infidèles irrités le chassèrent avec beaucoup d'injures ; Or ce ne fut pas une petite affliction pour le jeune chrétien, qui était fort consolé par la présence de son compagnon. Mais quelque temps après, étant guéri de ses plaies, et étant entré un jour à son tour chez le Maître du petit Anglais, pour visiter celui-ci à son ordinaire, il le trouva dans le même état où il avait été lui-même, étendu de son long sur une natte de jonc, à demi mort des coups qu'ils avait reçus ; et quoiqu'il le vit environné de quelques Turcs et de son maître même, qui venait d'exercer sur lui sa rage, se sentant néanmoins, vivement touché d'un si triste spectacle, et fortifié d'une grâce particulière, il entra courageusement dans la chambre, et s'approchant de son cher ami, lui demanda, en présence de ces infidèles, qui il aimait d'avantage, de Jésus-Christ ou de Mahomet ; et le pauvre petit Anglais, parmi ses douleurs, ayant répondu hautement que c'était Jésus-Christ, qu'il était chrétien, et

qu'il voulait mourir chrétien, les Turcs l'ayant entendu se mirent en grande colère contre le Français ; et l'un d'eux qui portait deux couteaux à ses côtés, le menaça de lui en couper les oreilles ; et comme il s'avancait vers lui pour cet effet, ce petit champion de Jésus-Christ ne lui en donna pas le temps ; car dès qu'il le vit approcher, il se jeta sur ses couteaux, et lui en prit un, duquel aussitôt il se coupa lui-même une oreille, pour montrer à ces barbares qu'il ne craignait point leurs menaces ; et la tenant à la main toute sanglante, il eut la hardiesse de leur demander s'ils voulaient encore l'autre, qu'il aurait en effet coupée si on ne lui eût ôté le couteau des mains ; afin de témoigner par là l'estime qu'il faisait de sa religion, et sa résolution de souffrir la mort plutôt que d'y renoncer.

Le courage de ces deux jeunes Chrétiens étonna tellement ces infidèles, qu'il perdirent toute espérance de leur faire jamais abandonner la foi de Jésus-Christ ; et dès ce moment ils ne leur en parlèrent plus. Or Dieu, après avoir ainsi éprouvé leur fidélité et leur constance, les appela à lui l'année suivante par une maladie contagieuse, qui acheva de purifier leurs âmes, et les rendre dignes de la couronne qu'il leur avait préparée dans le ciel.

ANNONCES

Lundi, Mardi et Mercredi, Rogations. Ces prières publiques introduites primitivement dans les Gaules au 5e siècle par le zèle de St. Mamert, évêque de Vienne, à l'occasion de fléaux extraordinaires qui ravageaient le pays, furent bientôt adoptés par les Eglises voisines et enfin par l'Eglise Universelle à l'intention d'attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre.

On recommande aux prières, les Associés de *l'Union de Prières*, décédés depuis la dernière publication :

L'épouse de Jean Baptiste Lagarde, Ignace Allaire ; Sieur Edouard Arthur Poitevin, Veuve Jean Marie Michaud ; veuve Laurent Lamarche ; veuve J. Bte Guy ; Louis Désautels, l'épouse de Chs. Guibord ; John McLaughlin.

Prix du Numéro, un centin.—En vente au Séminaire.